

Libido

Comme je l'avais déjà constaté lors de la rénovation de ma première maison, je vérifiais une nouvelle fois la capacité des chantiers à annihiler toute forme de désir sexuel. Cette libido qui semblait jusque-là diriger votre vie, qui vous tourmentait et jamais ne vous laissait en paix, s'évaporait à la vue d'une pelle ou d'une simple truelle. Il n'y avait rien à faire, à attendre ou à espérer. Le bâtiment était l'un des derniers bastions où la mixité n'avait pas sa place. Ici tout n'était que ciment et sueur d'homme. Et les tâches étaient si rudes qu'elles vous rinçaient d'abord et vous essoraient ensuite jusqu'à la dernière goutte. Vous n'étiez plus alors qu'une sorte d'insecte voué à la construction ou la réhabilitation de la ruche, un animal industriel débarrassé de tout souci de plaisir et de reproduction, gros frelon bâtisseur, transpirant, fatiguant mais jamais ne bandant. Et le soir, les os rompus, les muscles noués, vous sombriez dans une apathie morphinique qui lentement vous conduisait vers un sommeil comateux. Le bâtiment cassait les hommes. C'est peut-

être pour cela qu'à la longue ils devenaient tous bizarres, caractériels ou à demi cinglés. Et donc il y avait le sommeil, puis le lendemain les choses recommençaient. Dans leur infinie monotonie, leur perpétuelle rudesse. Le chantier arasait toute excroissance libidineuse. Terre stérile, il vous transformait en toundra, en taïga, en steppe. Sauf Dorado et Chavolo. Sans le vouloir, il m'arrivait parfois de surprendre l'une ou l'autre de leurs conversations pendant qu'ils fixaient les plaques de BA13. Jamais je ne les ai entendus parler d'autre chose que de sexe. Cela donnait des dialogues assez proches de ceci :

– Elle était bonne. Ça on peut pas dire le contraire. Vaillante et tout et tout. Mais elle avait un gros défaut : elle avait un goût de yoghourt, tu vois, un vrai goût de yoghourt. Elle sentait le putain de fromage. Un truc aigre, genre yoghourt bulgare, quoi.

– Et alors ? Il a fait quoi de son yoghourt bulgare ?

– Il a oublié qu'il aimait pas les laitages et il a fait l'hélicoptère, comme d'habitude, c'est ça qu'il a fait.

Chavolo et Dorado étaient intarissables. Le matin était consacré aux récits de la veille, quant à l'après-midi, il était réservé à l'analyse et à l'évocation des turpitudes de la soirée qui s'annonçait.

Outre ces conversations, les deux hommes avaient aussi une façon tout à fait personnelle d'enluminer le chantier. Chaque pièce où ils travaillaient était décorée de photos extraites d'un calendrier Pirelli qu'en fin d'année un fournisseur avait dû leur offrir pour les remercier de leur fidélité au BA13. Et donc

les murs de la maison étaient piquetés de filles gorgées de frais implants mammaires et ruisselantes de gouttelettes qui inondaient leur chemisier et perlaient sur leur peau.

L'électricien

- Il l'a trouvé où, celui-là ?
- Qui ça ?
- L'électricien qui est arrivé ce matin.
- Un ami me l'a conseillé.
- En tout cas, il est pas normal. En plus, on comprend rien quand il parle.

Igor Zeitsev était un jeune Russe qui effectivement ne maîtrisait pas les nuances et la complexité de la langue française. Mais la défiance que lui témoignait Chavolo n'avait qu'un lointain rapport avec ses difficultés d'expression. Il faut savoir que, dans le bâtiment, les corps de métiers se vouent un mépris aussi inexplicable qu'inextinguible. Le plâtrier tient le maçon pour un pouilleux et le plaquiste pour un escroc. Le chauffagiste regarde de haut le fumiste qui, lui-même, toise le jointeur. Quant à l'électricien, électron agaçant, il ne voit même pas le peintre, que, souvent, le carreleur rabroue. Le charpentier n'est qu'un primate aux yeux du menuisier que le couvreur tient pour quantité négligeable, tandis que le zingueur, albatros